

Le nouveau visage de Calixa-Lavallée

Jadis surnommée le «bunker», l'école défavorisée de Montréal-Nord a subi une transformation extrême... pour le meilleur

[Lisa-Marie Gervais](#) 29 août 2011 [Éducation](#)



Photo : Tristan Brand Fusion Jeunesse

L'école Calixa-Lavallée a réussi le tour de force de réduire son taux de décrochage de 8 % en un an seulement.

Le début de l'année scolaire rappelle de nombreux défis: les nouvelles règles concernant les enfants en difficulté d'apprentissage, la surpopulation d'élèves dans certains secteurs et l'implantation du bulletin unique, sans oublier celui de la persévérance scolaire. À ce sujet, Le Devoir vous propose une petite histoire d'espoir, pour commencer la rentrée du bon pied.

On ne change pas du jour au lendemain une école de Montréal-Nord qu'on surnommait le «bunker». Un établissement qui a comme cour arrière la rue Pelletier, qui a longtemps été l'un des pires repaires de gangsters et haut lieu de vente de crack de la ville. Et qui, en plus d'être la 9^e école parmi les plus défavorisées du Québec, possédait un taux de décrochage scolaire peu enviable (42 % en 2008-2009).

C'est pourtant ce qui semble être arrivé à l'école secondaire Calixa-Lavallée, qui a non seulement réussi à diminuer son taux de décrochage de 8 % en un an seulement (elle s'était donné cinq ans pour y parvenir), mais aussi à complètement transformer son visage.

Dépourvu d'installations, l'établissement compte 1400 élèves issus d'une quarantaine de communautés culturelles différentes, possède maintenant une salle de musique, une radio étudiante et aura son café étudiant dans le courant de l'année scolaire. Un immense terrain de sport est en cours d'aménagement à l'extérieur, et le hall d'entrée et l'aire des casiers, jadis enfermée derrière des grillages et des barreaux, respirent la paix grâce à de grandes fenêtres sur lesquelles on a gravé «bienvenue» dans plusieurs langues.

En langage d'ados adeptes de télé-réalité, cela s'appellerait un extrême makeover. Le directeur de l'école, Dominic Blanchette, préfère évoquer une petite révolution solidaire. «On est parfois forcé de penser que c'est magique, mais c'est le fruit d'un travail

d'équipe. Le partenariat avec l'UQAM, Parole d'excluEs ou Fusion Jeunesse, par exemple. C'est aussi le travail de tout le personnel, des enseignants. Le sens qu'ils donnent à ce qu'ils font», a-t-il soutenu au Devoir en juin dernier.

Une recette simple

La recette du succès de l'école Calixa-Lavallée n'est pas nouvelle. On pourrait même dire qu'elle ne réinvente rien. Son jeune et dynamique directeur — il n'a que 35 ans — croit en des principes tout simples. «Il faut multiplier les expériences positives vécues avec l'école. On dit souvent que, pour le côté académique, le nerf de la guerre, c'est en classe, dans la relation prof-élève, mais il y a aussi une plus-value si on se permet des initiatives comme celle-là», a dit Dominic Blanchette en faisant référence à toutes sortes d'activités de vie étudiante et parascolaires qu'il a soutenues.

C'est ainsi qu'il est allé frapper aux portes de la Fondation Canadian Tire pour qu'elle subventionne des activités sportives que ces jeunes, issus de familles pauvres, n'auraient jamais pu se payer. Qu'il a organisé, en guise de classe de neige, un party de cabane à sucre dans la cour d'école avec chevaux et traîneaux à chien et qu'il a fait venir un cracheur de feu et fait tirer 40 bicyclettes pour les 40 ans de l'école l'an dernier. «J'ai approché des fondations. Ça ne m'a finalement pas coûté un sou. Je me suis presque prostitué pour les avoir!», a-t-il plaisanté.

Parfois, le succès surgit de petits détails, mais qui ne sont pas anodins. Des chaises neuves pour tous les enseignants, un peu de couleur sur les murs gris et un sapin de Noël de 4,50 m tout décoré, installé au beau milieu de l'agora dans le temps des Fêtes. «Je voulais qu'il soit aussi beau que celui du Carrefour Laval», a dit le directeur, décidément très motivé.

Multiplier les expériences positives des élèves avec l'école, c'est un peu le credo de Dominic Blanchette. Pour réaliser ses projets, il n'hésite donc pas à se tourner vers l'extérieur et à faire appel à des partenaires, notamment la fondation Simple Plan, l'Opéra de Montréal, la Conférence régionale des élus de Montréal, les Caisses populaires Desjardins, la Commission scolaire de la Pointe-de-l'Île, Fusion jeunesse, un organisme qui joue le rôle d'intermédiaire entre les besoins des écoles et les bailleurs de fonds. «Le défi de la persévérance scolaire, c'est un défi beaucoup trop grand pour qu'il repose uniquement sur les épaules de l'école», a soutenu le directeur. Son propos fait écho aux conclusions du rapport du Groupe d'action sur la persévérance et la réussite scolaire, aussi appelé rapport Ménard. On y réitérait l'importance de valoriser publiquement l'éducation dans l'ensemble de la société. «L'école a compris que, pour éduquer un enfant, ça prend tout un village. Ce n'est pas entre quatre murs qu'on va le faire. Et le fait que l'école s'ouvre à la communauté devient mobilisant pour la direction et le personnel. C'est ce qui fait que ce ne sont pas des coups d'épée dans l'eau», a dit Gabriel Bran Lopez, fondateur et directeur général de Fusion jeunesse.

À ceux qui se montrent agacés par une telle intrusion du privé dans l'école, il répond qu'il n'a jamais été question, pour les entreprises, d'essayer de transgresser les règles d'éthique qui protègent les élèves. «Les entreprises ne s'intègrent pas dans le système pour lancer un message de marketing», rappelle M. Bran Lopez. «Si on veut vraiment changer le système d'éducation et l'amener au XXI^e siècle, il va falloir travailler ensemble. Il y a des entreprises qui ont tellement de ressources. Si on commence à fermer les portes, ce sont les écoles qui vont être perdantes.»